

1

Maddy

Je pourrais retourner à Summerhill les yeux fermés. Je pourrais en dessiner la carte de mémoire sans lever une seule fois le crayon. Pour moi, c'était un cœur bordé d'un côté par la rivière, la pointe tournée vers la mer. Bien sûr, dans la réalité, le domaine était moins régulier – un patchwork de verts et de bruns ourlé par la mer à marée haute, la maison juchée au-dessus de l'embouchure de la rivière qui se déployait vers la baie – mais mon esprit l'avait modelé sur les terres à son idée, comme une carte du tendre de mon enfance, où personne ne pouvait m'atteindre et où je me sentais en sécurité.

Même si Chamberlain avait déjà reconnu du bout des lèvres qu'il était temps d'agir, et que ma tante Marjorie, quand elle n'était pas collée à son poste de TSF, gardait les yeux rivés sur l'horizon à guetter les signes d'une attaque allemande, il paraissait impossible d'imaginer que la vie pouvait changer.

Mon père aurait protesté. *La guerre est comme l'amour*, l'entendais-je dire quand j'avais six ou sept ans, *elle trouve toujours son chemin. Nous l'oublions mais elle est de retour avant que nous nous en rendions compte*. Il affirmait aussi que nous, ma sœur Georgiana et moi, devions avoir conscience de toutes les atrocités dont les êtres humains sont capables. Je n'aimais pas l'écouter, mais Georgiana lui réclamait sans cesse des anecdotes à propos de la Grande Guerre, du sort des survivants des horreurs d'Ypres et du front de l'Ouest. Moi, je préférais

les laisser à leurs histoires et je dévalais l'escalier jusqu'à la cuisine, attrapais une poignée de rochers confectionnés par Cookie et sifflais les chiens pour disparaître dehors avec mon carnet de croquis. Je filais à travers bois jusqu'à la rivière et, étendue à plat ventre sur la jetée, je dessinais les têtards des flaques de boue et déambulais dans les trous d'eau entre les rochers à marée basse. Jusqu'à l'îlot où la baignade était idéale et où le soleil plongeait dans l'eau au terme d'une nouvelle de ces grandioses journées à Summerhill, embrasant la baie de nuances flamboyantes de rouge et d'orange qui défiaient toute la palette de ma boîte de couleurs.

Ce jour-là, tandis que la TSF crachait sans relâche les nouvelles alarmantes provenant d'Allemagne, que le village pullulait d'hommes en uniforme stationnés à la base voisine, qu'Hobson désespérait de réussir à fabriquer des rideaux assez grands pour occulter les fenêtres à vitraux du grand hall pendant le black-out, je fis ce que j'avais toujours fait. Je laissai tante Marjorie considérer dans le journal l'avancée de Herr Hitler sur Dantzig, emportai mon carnet et une pelle – le mur de Fairings Corner s'était encore écroulé – et je disparus dans le domaine.

À la vue de l'éboulis provoqué par les fortes averses de la semaine précédente, mon cœur se serra. Je me mis à ramasser les pierres et à les remettre à leur place, en calant de mon mieux les vides avec de la boue. Il faudrait vraiment que l'on s'occupe de ce mur un de ces jours. Du côté du bois de Pixie, la clôture aurait également eu besoin de réparations et le puits du bas du jardin fuyait. Au cours des six dernières années, libéré de l'œil impitoyable de papa, le jardin s'était déchaîné, au point que Georgiana s'amusait à dire que nous allions nous réveiller un matin pour découvrir qu'il nous avait avalées tout entières.

À la pensée de ma sœur, je poussai une dernière pierre dans le mur avant de remonter la colline à toute allure. On voyait la route du village depuis le sommet, et je voulais être la première à la voir arriver. Six mois plus tôt, en dépit des nouvelles inquiétantes d'Allemagne, Georgie était partie pour l'Europe et s'était invitée chez tous nos parents et amis installés sur le continent.

Dans la vieille automobile de papa, elle avait roulé jusqu'à Londres, puis Amsterdam et la France, nous faisant parvenir de sporadiques mais enthousiastes cartes postales qui indiquaient sans ambiguïté qu'elle n'était pas prête à interrompre son voyage. Au bout du compte, cousine Xenia avait appelé au téléphone depuis Nantes afin d'exhorter cette « chère Marjorie » à serrer la bride à sa fougueuse nièce, rappelant au passage que tous les Anglais doués de raison fuyaient le continent. Georgiana n'avait guère eu d'autre choix que de rentrer et j'en étais ravie. Je n'avais jamais été séparée de ma sœur un seul jour, et les six derniers mois avaient été les plus longs de mon existence.

Je tançai les chiens pour qu'ils ne creusent pas à proximité du mur puis me hissai dans le vieux chêne noueux qui coiffait la colline et me calai contre le tronc pour surveiller la route. Georgiana roulait vite. Elle s'était débrouillée pour apprendre à conduire à dix-sept ans, sous le regard réprobateur de tante Marjorie qui, debout sur le perron, grommelait sans fin des remarques à propos de travaux d'aiguille et de leçons de français. Après avoir harcelé Frank pour qu'il retape la vieille Morris de mon père, ma sœur s'était entraînée entre des balles de foin disposées sur l'esplanade avant de s'élancer dans les chemins, moi sur le siège passager, convaincue qu'elle allait se tuer et que la moindre des choses était d'être à ses côtés lorsque cela se produirait.

Pour l'heure, la route était cependant plus calme et somnolente que jamais. Avec un petit soupir de contentement, je sortis mon carnet. L'épaisse liasse de papier à la couverture en lin vert était pratiquement pleine parce que, en l'absence de Georgie, j'avais eu plus de temps pour dessiner. Tante Marjorie, championne en sermons toutes catégories, m'avait fait un topo sur les économies de papier et je m'étais efforcée de moins espacer les croquis et d'utiliser toute la place disponible afin que ma prodigalité ne provoque pas la fin du monde. Je passais mon temps à dessiner. La maison. La cuisine. Mon renardeau favori qui persécutait le hérisson qui habitait derrière l'arbre mort du bois de Pixie. La manière dont les branches filtraient la lumière dans le bosquet

des fraises sauvages. Les gens aussi : Cookie en train de préparer son clafoutis aux mirabelles ; Hobson qui s'accordait une cigarette en douce derrière les écuries ; Susan dans l'escalier, un seau à la main, toujours pressée. Si elle était incapable de tracer une ligne droite même sous le canon d'un fusil, Georgiana adorait écrire et, à nous deux, nous avons inventé des tas d'histoires au fil des années. Pendant l'été, j'avais travaillé à terminer un feuilleton comique qui avait pour héros Foxy le renardeau et son meilleur ami Stu, un petit écureuil timoré. Je tournai lentement les pages jusqu'à celle où j'avais laissé Foxy se débattre dans la cuve de récupération des eaux de pluie et je m'appliquai à représenter sa fourrure en minuscules touches rousses.

En cette fin d'été, la chaleur restait vive et le ciel avait la nuance des jacinthes, avec cette effervescence qui donne l'impression qu'il suffirait d'une poussée du pied pour s'envoler. Une petite brise faisait bruissier les feuilles et tout était si calme que j'entendais mon crayon crisser sur le papier, les chiens fouiller subrepticement un terrier de lapin sous le mur et les hirondelles chanter au-dessus de ma tête. Georgiana était enfin de retour et il n'était guère difficile d'oublier qu'en cette fin août 1939, la guerre grondait dans le monde.

Soudain, un rugissement déchira l'air du matin. Au-dessus du chêne, des ratures sombres émaillèrent le ciel jacinthe. Des avions. En formation comme les oies qui quittaient la côte en novembre et piquaient droit vers le sud pour traverser la Manche. Ils me dépassèrent dans un vacarme assourdissant, ombres fugaces sur les champs et les pâtures. Je poussai un soupir, brusquement consciente d'avoir retenu ma respiration, et je m'affalai contre le tronc. Reprends-toi, Maddy, pour l'amour du ciel ! Ce sont nos avions, les nôtres ! Venus du terrain d'aviation situé plus au nord, sans doute pour un exercice d'entraînement. Tante Marjorie en avait parlé avec enthousiasme le matin même : n'était-il pas merveilleux de voir à quel point nos jeunes patriotes se montraient à la hauteur, défiant Herr Hitler comme seuls les Britanniques en étaient capables ? Je contemplai les formes qui diminuaient à l'horizon, m'attendant à ce que le bruit

se taise. Mais non. Au loin, les formes décrivirent un ample arc de cercle pour revenir droit sur moi, comme si elles m'avaient repérée dans ma cachette entre les branches. Des flèches tirées sur mon cœur Summerhill. Lorsqu'elles furent au-dessus de moi, je distinguai les petites roues sous la carlingue, le mugissement des moteurs, je sentis les vapeurs de kérosène.

Les chiens s'étaient réfugiés au pied du chêne, oreilles rabattues sur leur tête poilue, et jappaient anxieusement. Nous regardâmes les avions manœuvrer au-dessus de nous, perçant de leur cri la voûte de feuillage. Des arabesques qui semblaient ne jamais vouloir cesser. Mais, lorsque j'eus l'impression de ne pouvoir en supporter davantage, les avions s'éloignèrent un par un vers l'intérieur des terres.

Le vacarme ne cessa pour autant pas avec leur disparition. Je pivotai vers la mer pour découvrir que l'un d'entre eux poursuivait ses figures. Avec les chiens, nous l'observâmes encore un moment avant que je comprenne que quelque chose ne tournait pas rond. Il ne volait pas normalement et, s'il disparaissait par moments derrière les falaises du côté de la pointe, on voyait bien qu'il... Oui, il tombait. Au-dessus de moi, les branches étaient trop minces pour supporter le poids de mes seize ans, mais je n'en grimpai pas moins plus haut, mains et pieds tâtonnant à travers la verdure fragile. Je le voyais toujours, à présent au niveau des falaises de – je ne pus m'empêcher de prononcer le nom à voix haute – Hangman's Bluff. Des frissons me parcoururent le dos, je sentis ma nuque se raidir et je me recroquevillai, le souffle court, parce que je savais mieux que quiconque à quel point la falaise était abrupte à cet endroit, dangereuse, mortelle...

La gorge nouée, je tentai de reprendre ma respiration. J'aurais voulu détourner les yeux, me laisser glisser jusqu'à mon carnet pour me cacher entre les pages, attraper mon crayon et retrouver Foxy en train de sautiller dans la petite prairie derrière le bois de Pixie à l'aube. Pourtant, je ne pouvais quitter l'avion du regard. Les yeux ronds, je le vis descendre comme une flèche derrière la falaise, comme si le pilote avait abandonné tout espoir, puis, il disparut. Perdu.

La guerre est comme l'amour, Maddy, elle trouve toujours son chemin.

J'avais les mains si moites qu'elles dérapèrent sur l'écorce du chêne, et mes yeux toujours rivés sur la ligne argent de l'horizon se remplirent de larmes dans la lumière éblouissante du soleil. Et si j'étais la seule à l'avoir vu ? Si personne ne venait ? Je pourrais l'atteindre d'ici, contourner le champ des moutons, courir le long du sentier herbeux qui bordait l'à-pic, celui que j'avais pris avec mon père un matin semblable à celui-ci, six ans plus tôt. Frank disait qu'on y laissait désormais paître les moutons parce que les gens du coin avaient peur de l'emprunter.

Je n'étais jamais retournée à Hangman's Bluff, pas depuis qu'ils avaient retrouvé le corps de mon père dans la crique, celle que la marée haute recouvrait entièrement et où les vagues venaient cogner contre les rochers au pied de la falaise. D'ailleurs, je ne m'étais jamais beaucoup éloignée de la maison depuis, et j'avais surtout contemplé l'horizon bleu gris de la mer du haut de mon refuge dans le vieux chêne. Cet horizon où dansaient à présent de petits nuages blancs, indifférents au terrible malheur qui venait de se produire.

Un nouveau bruit retentit, un klaxon de voiture du côté de la route du village. Je m'agrippai à ma branche, aveuglée soudain par l'effort que je dus fournir pour distinguer la scène éloignée. Lorsque je retrouvai la vue, j'aperçus la guimbarde familière et un bras dépassant de la vitre avant qui s'agitait dans ma direction. Ma sœur, qui me connaissait mieux que quiconque au monde, savait que je serais là, dans le chêne, à l'attendre.

Je dégringolai de l'arbre, négligeant la branche qui déchira mon pantalon au passage, et je courus d'une seule traite, sans un regard en arrière, jusqu'au jardin potager, traversai le verger de poiriers, au-delà de notre ancienne cabane et de la mare habitée par la monstrueuse carpe que Georgiana haïssait, pour dévaler en trébuchant sur l'esplanade, droit dans les bras de ma sœur.

2

Chloe

— Il n’y a aucun doute, madame MacAllister. Pas le moindre.

Chloe jaugea l’homme qui lui faisait face, les mains croisées contre le bord de son bureau réglementaire de la fonction publique. Le destin avait-il jamais envoyé messenger moins probable que ce grincheux au crâne dégarni qui la toisait d’un air renfrogné tout en tapotant impatiemment du bout des doigts ses résultats d’analyse ?

Elle surprit le coup d’œil du médecin en direction de la pendule murale et s’efforça de se concentrer. La Sécurité sociale préconisait des consultations de dix minutes au maximum ; Aidan lui avait parlé d’innombrables patients trop lents, qui épuisaient tout le monde et désorganisaient le système. Elle avait déjà dépassé son quota de cinq minutes, dont quatre tétanisée, le visage blême, perdue dans un silence stérile de déni. Parce qu’il n’y avait pas de doute. *Pas le moindre.*

— Je vous ferai parvenir le dossier à la maison, coupa le médecin en agitant les mains comme s’il voulait la propulser hors de sa chaise en plastique jaune. Bien, au cours des prochaines semaines, il faudra...

C’est le mot « maison » qui fit cesser le bruit blanc qui lui bouchait les oreilles. Chloe sentit sa langue se décoller enfin de son palais.

— Je suis désolée mais... Ne pourriez-vous vérifier encore une fois ? Pour plus de sûreté, je veux dire. Cela pourrait

être une erreur, n'est-ce pas ? (Elle inspira profondément et laissa tomber ses mains sur ses genoux.) Les erreurs sont très fréquentes, non ?

Elle avait essayé de prononcer la dernière phrase d'un ton léger, comme pour bien spécifier que ces erreurs ne pouvaient certainement pas lui être imputables à lui.

— Nous avons déjà fait le test deux fois, Mme MacAllister, déclara le docteur Webb avec une impatience plus marquée. Et uniquement parce que vous avez insisté. En réalité, c'était une perte de temps. Le test est très fiable. Je ne vois pas où est le problème : votre situation est parfaite, votre âge presque parfait. Vous travaillez ?

Chloe secoua la tête et il répondit par un hochement approbateur.

— Eh bien voilà. Vous ne buvez pas d'alcool, vous ne fumez pas, vous avez une charmante maison à... (Il consulta ses notes.) Dans le plus agréable quartier de Plymouth. Hartley. C'est là qu'habite ma marraine.

Il laissa passer une fraction de seconde pour que Chloe ait le temps de réagir, par exemple pour annoncer qu'elle connaissait cette apparemment éminente dame ou proférer quelque phrase qui marquerait son départ imminent.

— D'un point de vue médical, poursuivit-il, vous avez le profil idéal. On ne saurait trouver mieux, vraiment. Bien, Margie vous fournira toutes les informations nécessaires à la réception.

Sa voix n'était plus qu'un murmure et Chloe n'enregistra que certains mots parmi d'autres : « idéal », « fiable » ; et « parfait ». Oui, tout était parfait. Son mari serait enchanté. Il espérait ce genre de nouvelle depuis des mois.

Comme le docteur Webb avait déjà atteint la porte, elle n'avait guère d'autre choix que de se lever. Lentement, elle rassembla ses forces pour poser une dernière et cruciale question.

— Pourriez-vous... Hem... Pourriez-vous ne pas lui en parler ? Mon mari, enfin...

Le médecin chercha ses lunettes et cligna ses yeux de myope.

— Pourquoi lui en parlerais-je ?

Contrairement à tout le monde, le docteur Webb n'avait pas l'air de vénérer Aidan, ce qui expliquait en partie pourquoi Chloe l'avait désigné comme médecin référent, même si cela signifiait qu'elle devait supporter son irritation à chacune de ses rares consultations. Sauf que le monde médical de Plymouth était loin d'être vaste et que les chances que le chemin du docteur Webb croise celui d'Aidan MacAllister n'étaient pas nulles. Chloe espérait simplement que la conversation échangée à cette occasion ne porterait pas sur elle.

— C'est juste que je tiens à lui en parler moi-même. Pour choisir le bon moment.

Le docteur Webb poussa un grognement manifeste de dédain et ouvrit grand la porte.

— Bien entendu. Ce serait inimaginable. Le secret médical, etc. J'ai entendu dire qu'ils agrandissaient le cabinet. Il doit être très occupé. Et, hem, maman est le mot, ajouta-t-il d'un ton plus joyeux.

Il fit le geste de fermer la porte, mais elle le retint une dernière fois.

— Et Danny... vous savez ? Mon frère... Pensez-vous que cela puisse poser problème ? Je veux dire, pour ça ?

Il réfléchit une seconde.

— Nous ferons d'autres examens. Pour vérifier vos antécédents familiaux. Vous devriez prendre un autre rendez-vous. Si vos parents ont des analyses de sang récentes, apportez-moi les résultats. Nous en reparlerons.

Avant qu'elle puisse ajouter quoi que ce soit, par exemple pour souligner le très pertinent fait qu'il n'y avait pas de parents et donc pas d'analyses de sang, il l'avait poussée et avait refermé la porte derrière elle.

Trois minutes plus tard, Chloe traînait encore devant le cabinet. Elle n'avait posé aucune question aux infirmières de la réception, celles qui demandaient toujours des nouvelles du « charmant docteur MacAllister » et s'exclamaient en riant que Chloe n'avait pas besoin de faire tant de chemin alors qu'elle avait un docteur à la maison.

— Je sais que moi, je ne ferais jamais une chose pareille, avait soufflé *in petto* une jolie rousse en gloussant pendant que Chloe fourrait les brochures qu'on lui avait données dans son sac en y mettant une ardeur inutile.

Elle demeura longtemps à observer les bus qui emportaient les passagers vers leur travail ou leur école, ou se rendaient au supermarché pour acheter du lait. 14. 44. 62. Les chiffres volaient comme un code secret, une clé qui l'aiderait à assimiler la conversation qu'elle venait d'avoir avec le docteur Webb jusqu'à ce qu'elle devienne une part d'elle-même et plus seulement un résultat abstrait d'analyse. Elle achèterait peut-être du jus de raisin pétillant. Elle avait entendu dire que le jus de raisin était la solution idéale dans ce genre de situation.

Le 5. Puis le 62 à nouveau. Il faisait chaud et humide, et les nuages s'amoncelaient à l'est après des semaines de météo inhabituellement capricieuse. Les soupirs de diesel ébouriffaient ses cheveux, relevaient sa jupe et lui rappelaient qu'Aidan n'aimait pas la voir emprunter les transports en commun. *Une infection de staphylocoques en puissance, Chloe.* Et les gens : *N'importe qui pourrait être dans ce bus. Le prochain étrangleur du Suffolk.* Bienheureuse Chloe qui n'avait pas besoin de sortir trop souvent. Et le cas échéant, il serait heureux de lui laisser sa voiture, non ?

Ce matin, il ne lui avait pas laissé sa voiture parce qu'il ignorait qu'elle devait sortir.

Autrefois, les bus constituaient son seul moyen de déplacement, et elle aimait ça, ce quadrillage de tout le pays. Un solide réseau de connexions qui vous emmenait partout où vous le vouliez à travers l'Angleterre si l'idée vous en prenait. Elle aimait aussi leur anonymat, parce que personne ne se souciait de ce qu'elle faisait, de ce qu'elle portait, de ce qu'elle pensait. *Un sou pour tes pensées,* réclamait Aidan, les yeux pesant sur elle, comme s'il lui suffisait d'un petit cran de plus, d'un regard un peu plus appuyé pour aspirer son esprit tout entier. Dans le bus, les regards passaient à travers vous et vous

pouviez rester assise avec vos pensées sans devoir les partager encore et encore.

Il lui fallait attraper le 14, et vite si elle ne voulait pas être en retard. Le lundi, Aidan rentrait directement après sa dernière consultation et il tenait à la trouver à la maison afin de prendre un verre sur leur toit-terrasse, comme des gens civilisés, pour échanger les dernières nouvelles de la journée. Qui il avait vu et ce qu'ils prévoyaient pour le week-end suivant. Le nouveau médecin qu'ils voulaient recruter pour le cabinet. Où ils passeraient leurs vacances. Ce soir, ils aborderaient également le fait, impossible à oublier ou à écarter, qu'elle, Chloe MacAllister allait avoir – *sans le moindre doute* – un bébé. Elle avait vingt-huit ans, le profil idéal, une santé parfaite et une vie parfaite, vie parfaite qui connaîtrait désormais son accomplissement. Une famille.

Un taxi se rangea devant l'arrêt de bus et déposa un groupe de jeunes filles en route vers le cinéma du centre commercial. Chloe passa la tête par la fenêtre du chauffeur et lui demanda de la ramener chez elle.

Elle poussa la porte et s'attarda sur le seuil. Elle sentait l'odeur du linge qui séchait dans la buanderie, celle des lasagnes qu'elle avait préparées très à l'avance, sachant qu'elle n'en aurait pas le temps après son rendez-vous. Le parfum lourd et sucré des lys calla qu'Aidan lui avait rapportés la veille au soir, une composition élaborée qu'il avait achetée chez son fleuriste de prédilection. *Tout pour que tu saches à quel point tu es spéciale, Chloe.* Dernièrement, il avait été si préoccupé par l'agrandissement de son cabinet qu'il s'était parfois montré un peu cassant avec elle. Il avait voulu se faire pardonner.

Dans un réflexe nerveux, elle posa ses mains tremblantes sur son ventre et, pendant une minute, lutta contre l'irrésistible envie de faire demi-tour et de ressortir, mais elle se reprit aussitôt. Ne sois pas bête, Chloe. Il est temps de préparer le dîner et de couper les étamines des fleurs comme Aidan le lui avait demandé ce matin, avant que les lys ne recouvrent son luxueux comptoir de cuisine de poussière jaunâtre.

Elle était sur le point de suspendre sa veste lorsque le bruit d'une clé la fit se retourner.

— Bonsoooooir !

De toute évidence, Aidan s'attendait à la trouver là où elle se tenait d'habitude à cette heure : dans la cuisine, à l'arrière de la maison ; et il sursauta en la découvrant juste derrière la porte.

— Chloe, ma chérie, je ne t'avais pas vue.

Il franchit le seuil, posa sa mallette, retira son veston et se pencha pour l'embrasser.

— Où étais-tu ? ajouta-t-il en fronçant les sourcils vers sa veste à elle qui se balançait encore sur la patère.

C'était le moment de le lui dire. Le moment ou jamais d'annoncer qu'elle avait une grande nouvelle.

— Faire une petite course, s'empressa-t-elle de répondre.

— Quelle course ?

Il lui tendit son veston.

— Pas sur la patère, chérie, un cintre plutôt.

— Juste un truc... pour le dîner, dit-elle avant de s'apercevoir qu'elle n'avait rien acheté. Mais ils n'avaient pas ce que je cherchais, improvisa-t-elle en disparaissant vers la cuisine pour éviter d'autres questions.

— Tu aurais pu me demander. Tu sais bien qu'il y a une épicerie juste à côté du cabinet.

— Bien sûr.

Chloe mit le four en marche d'un coup sec. Ce soir. C'était le bon moment. Lorsqu'il redescendrait, douché et changé, prêt à bavarder. En fait, ce serait un soulagement de s'en débarrasser. De cette pépite dure de bonne nouvelle qui pesait dans son ventre depuis plusieurs heures. La nouvelle pourrait commencer à faire partie de son avenir, de leur avenir ensemble. Elle prit une profonde inspiration pour alléger ce poids, mais, en expirant, elle laissa échapper une sorte de sanglot horrible qui grinça sur le carrelage de la cuisine.

« Bon sang, reprends-toi ! » siffla-t-elle en ouvrant la porte du four et en fourrant le plat de lasagnes dedans.

Une bouffée de parmesan s'éleva dans l'air chaud et Chloe serra les lèvres pour refouler la nausée, celle-là même qu'elle ignorait depuis des jours et qui avait désormais une explication. *Souvent, les futurs parents n'informent la famille et les amis de l'arrivée du bébé qu'au bout de trois mois de grossesse, avait déclaré l'infirmière plus tôt, lorsqu'elle avait surpris Chloe en train de feuilleter les brochures dans la salle d'attente. Il n'y a rien d'inquiétant, mais tout peut arriver au cours des trois premiers mois. Après aussi, bien sûr, mais la plupart des fausses couches ont lieu au cours des trois premiers mois.*

Tout peut arriver. Chloe referma le four et réfléchit pendant quelques minutes. Tout. Peut-être que... Elle émit un hoquet et se redressa en plaquant un sourire sur son visage lorsqu'elle entendit Aidan rentrer par la porte vitrée.

— J'ai reçu un coup de fil aujourd'hui, commença-t-il dans son dos.

— Un coup de fil ?

Elle fut secouée par un frisson de panique. Non, le cabinet du docteur Webb ne pouvait pas...

— D'une maison d'édition. De Londres.

Il se retourna vers elle en lui tendant un gin-tonic. Elle réussit à masquer son soupir de soulagement en avalant une gorgée, avant de se rappeler qu'elle n'était pas censée boire. Elle leva à nouveau le verre jusqu'à ses lèvres et recracha discrètement l'alcool. Pour commencer, elle n'aimait pas particulièrement le gin, mais Aidan prétendait qu'il n'y avait rien de mieux après une dure journée de travail. Sauf que, ces temps-ci, elle ne savait pas vraiment ce que cela signifiait. *Mes épouses n'auront jamais à travailler*, aimait-il à dire d'un ton presque biblique, comme s'il était entouré d'un harem de femmes dont aucune ne serait engagée dans une profession intéressante.

— Qui connais-tu dans l'édition ? s'enquit-elle en coupant une tomate en tranches régulières et parfaites, *Parce que la nourriture est aussi une fête pour les yeux, Chloe chérie.*

— Aidan ?

Comme il ne répondait pas, elle leva les yeux.

— C'est à toi qu'il voulait parler.

Chloe savait que l'immobilité d'Aidan signifiait que toute son attention était focalisée sur elle.

— Il a dit qu'il avait une proposition à te faire. Un portrait.

Chloe le regarda fixement.

— Mais... Cela fait des siècles que je n'ai pas travaillé !

Deux ans pour être précise. Pas depuis ce beau jour ensoleillé de juin, lorsqu'ils s'étaient faufilés jusqu'au bureau de l'état civil de Plymouth pour se marier. La mère d'Aidan avait exprimé toute sa désapprobation lorsqu'elle avait découvert que son fils

unique s'était acoquiné avec une photographe sans ressources ni famille en titre. Cela avait amusé Aidan, mais Chloe était désolée pour sa belle-mère qui n'avait pas eu le grand mariage dont elle rêvait. Aidan était resté désinvolte. *Ta famille, c'est moi maintenant*, avait-il affirmé. *Toi et moi. Nous sommes tout l'un pour l'autre.*

Au départ, il n'avait pas été évident de laisser tomber la photographie, mais le déménagement de Torquay à Plymouth, la nouvelle maison, tout cela avait pris du temps, et lorsque le moment était venu de reprendre le Nikon et de rechercher de nouveaux clients, il y avait toujours eu une raison ou une autre de repousser l'échéance. *Mes épouses n'auront jamais à travailler.* Chloe, qui avait d'abord pris ça pour une plaisanterie, finit par comprendre qu'Aidan était sérieux. Au bout du compte, elle en était venue à l'accepter, voire à se sentir soulagée de ne pas avoir à dépendre des caprices du marché du travail ou de se prendre constamment la tête pour des questions d'argent.

Elle avait fait ses classes avec Liz Tallis, une photographe de talent, véritable diva de la profession qui avait été à la fois un modèle et un tyran, dont les exigences perpétuelles avaient failli coûter tous ses emplois rémunérateurs à Chloe – notamment quand elle était caissière au drive du supermarché ou officiait à la réception d'une petite clinique privée la nuit. Lorsque Chloe lui avait annoncé qu'elle ne travaillerait plus, l'incrédulité initiale de Liz s'était muée en fureur, et elle était allée jusqu'à reconnaître qu'elle « promettait », ce qui était sans doute le compliment le plus emphatique de son registre. D'ailleurs, loin de lâcher prise, elle avait envoyé à Chloe des invitations pour des expositions, des vernissages à Londres, New York ou Édimbourg, où Chloe ne s'était jamais rendue. Il y avait aussi eu des cartes de Noël agrémentées des gribouillis hâtifs et impatientes de Liz : *Joyeux tout. Joyeux joyeux.* Parfois, plus élaborés, voire vaguement menaçants, comme *Tu bosses encore ? Appelle-moi !*

Mais, pour Aidan, il était important que Chloe reste à la maison, et elle avait été surprise de constater à quel point

c'était facile de tout quitter pour s'abandonner au plaisir de ne plus avoir à s'inquiéter de subvenir à ses besoins et à ceux de Danny.

— En tout cas, il avait l'air de te connaître, continua Aidan sans la quitter des yeux.

Chloe possédait le teint délicat, très pâle, qui accompagnait souvent les chevelures cuivrées : *Ta peau est si fine que tu en es transparente, ma chérie*, disait souvent Aidan. Il plissa légèrement les yeux, comme si cela lui permettait justement de voir à travers elle, d'examiner son cerveau pour découvrir le lien entre sa femme et cet inconnu.

— Il avait ton numéro de portable. Un certain Matt Cooper. Il a expliqué qu'il n'arrivait pas à te joindre. C'est toi qui le lui as donné ?

— Donné quoi ?

— Nu-mé-ro de portable. Toi. Qui le lui as donné, répéta Aidan en énonçant chaque mot.

— Mais non ! Je ne le connais pas !

Aidan la dévisagea.

— Je lui ai dit que tu n'étais pas disponible, bien sûr, finit-il par conclure.

Il repoussa son verre vers elle, mais elle secoua la tête et plaça les assiettes dans le chauffe-plats. Un portrait. C'est un genre où elle excellait, pensa-t-elle dans un soudain accès de nostalgie.

— Chloe ? Dans combien de temps le repas sera-t-il prêt ?

— Dix minutes, répondit-elle mécaniquement.

Il ne s'éloigna pas. L'odeur douceâtre du désinfectant qu'il utilisait au cabinet tomba droit dans son estomac, où de petites vagues de nausée tourbillonnaient autour du bébé secret. Pourquoi diable parlait-on de nausées matinales alors qu'elles se manifestaient toute la journée ? se demanda-t-elle. Elle dut reculer un peu, parce que les bras d'Aidan se refermèrent sur elle pour la retenir, la presser sur son torse. Lorsqu'elle sentit ses mains se coller sur ses hanches et se diriger vers son ventre, elle eut un mouvement de recul et le repoussa du bras.

— Qu'est-ce qui te prend, Chloe ?

Il contempla sa manche, à présent tachée de sauce tomate, puis leva les yeux vers elle en fronçant les sourcils devant son visage rougi, le couteau qu'elle tenait dans la main.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle. Écoute, enlève ta chemise. Si je mets du produit tout de suite, il n'y aura plus de trace.

Avec une grimace, il commença à déboutonner ses manchettes.

— Tu me parais un peu distraite aujourd'hui, lança-t-il d'un ton accusateur.

— Tu sais, dit Chloe rapidement avant de changer d'avis, j'aurais bien aimé parler avec ce Matt Cooper. En personne, je veux dire. Il s'agissait peut-être d'un boulot dont je pourrais me charger sans que cela m'oblige à passer trop de temps loin de la maison.

— Oh, Chloe, rit Aidan. Pourquoi aurais-tu envie d'aller prendre en photo une vieille femme ? Cela ne peut être que déprimant.

— Une vieille femme ? répéta-t-elle d'un ton buté. Qui ?

— Hamilton, je crois. Elle écrit des livres pour enfants. Écrivait, je suppose, puisqu'on aurait dit qu'elle avait déjà un pied dans la tombe. Elle ne sort jamais de chez elle, et...

— Hamilton ? coupa Chloe. Georgiana et Madeleine Hamilton ?

Aidan arrêta brusquement son geste de retirer sa chemise.

— Je crois bien, répondit-il prudemment. Pourquoi ?

— *Les Extraordinaires aventures de Foxy le Grand*. Whizzy la sorcière. Pippier le chien, lâcha Chloe. Danny et moi les adorions ; ces histoires sont si fines et si drôles. De qui s'agissait-il ? Georgiana ou Madeleine ?

— Je n'ai jamais entendu parler ni de l'une ni de l'autre.

Aidan étala sa chemise sur le comptoir, gratta une écaille de sauce tomate, visiblement au regret d'avoir mentionné le nom.

— Peu importe, continua-t-il. Tu dois veiller sur moi et sur la maison, et tu adores décorer notre intérieur.

— Notre intérieur est parfaitement décoré.

Elle ignorait la raison qui la poussait à insister. Cela devait avoir un lien avec le secret logé dans son ventre. Elle s'entêta :

— La maison ne m'occupe qu'un certain nombre d'heures. Je pourrais facilement travailler un peu, Aidan. Cela ne prendrait pas de temps sur le reste.

— Chérie, dit-il d'un ton solennel comme s'il était question d'une décision cruciale, essentielle. Pressante. Tu sais bien que c'est impossible.

Il plia sa chemise en un rectangle parfait et mit fin à la conversation en disparaissant par les portes vitrées avec son verre, laissant Chloe s'intéresser à la salade de tomates.

Les sœurs Hamilton ! Leurs héros Whizzy la sorcière et Pipper le chien étaient devenus des succès dans toutes les librairies et les écoles, mais rares étaient les gens qui se souvenaient de Foxy, le renardeau de leur tout premier album qui avait le don de s'attirer des ennuis. Foxy n'avait pas fait partie d'une série comme Whizzy et Pipper ; il s'était éloigné de la scène publique bien avant de prendre sa place dans les canons de la littérature pour enfants. En revanche, il avait fait partie intégrante de l'enfance de Chloe, et la simple mention de ce nom faisait surgir en elle des souvenirs de lecture avec son père dans leur minable logement social.

À l'époque, elle se glissait dans le séjour sur la pointe des pieds, vêtue d'un pyjama trop grand et d'épaisses chaussettes – leur chauffage tombait sans cesse en panne – en portant précautionneusement l'album, un livre si vieux que son père le lisait déjà avec sa propre mère lorsqu'il était petit. Elle grimpa sur les genoux de son père qui l'entourait de ses bras pour l'aider à tenir le livre ouvert, le poids de la tranche pesant confortablement sur ses cuisses. Elle se souvenait de sa voix, de son odeur d'après-rasage Old Spice, de la douceur du tissu de sa chemise, usé, familier, du grincement du fauteuil lorsqu'ils s'installaient dans cette demi-heure qui n'appartenait qu'à elle. Loin des factures et des maladies, de la longue journée de son père au garage ; loin de la mère de Chloe qui les avait abandonnés quand

Danny n'était qu'un bébé ; loin de Danny, qui n'était alors qu'un petit garçon survolté qui l'accaparait toute la journée.

Chloe ne pensait pas souvent à son enfance, lorsque son père était encore en vie et que Danny était encore, eh bien, Danny. C'était ce qui se passait lorsque le temps s'accélérait : les souvenirs s'éloignaient si vite que l'on ne voyait plus que ce qui venait ensuite. Les responsabilités et les soucis, le fait de grandir trop tôt. Elle pensait que, parfois, il aurait été agréable de se rappeler de Danny ou de son père sans tout ça ; de se souvenir d'eux comme ils étaient à cette époque lointaine où ils étaient juste comme Foxy : au chaud, en sécurité.

Foxy. Ce simple mot lui permettait de fermer les yeux et de faire une pause, de raviver le souvenir du petit renard rouge-brun qui sortait la tête de derrière une pile de bûches, se faufilait par-dessus un mur à demi écroulé, qui se cachait dans un seau, toujours là où on l'attendait le moins. *Où est le renard, ma puce ? Espérons que personne ne l'attrape.*

Elle perçut un mouvement léger derrière elle et, une minute plus tard, de la musique s'éleva des énormes enceintes qui flanquaient le canapé. *My Blue Heaven*, une vieille chanson des disques vinyles qu'Aidan collectionnait. Une voix rauque, douce, accompagnée de légères variations au piano, dans une interprétation grinçante sous l'aiguille du vieux tourne-disque. La soirée était douce, veloutée, avec dans l'air un parfum sucré, et la musique se mêlait à la brise. Sans prévenir, Aidan la prit dans les bras pour la faire pivoter vers lui et l'entraîna dans un pas de deux, juste devant le four.

— Tu sais que je t'aime, ma chérie, souffla-t-il dans son oreille. Tu es la chose la plus importante, la plus précieuse à mes yeux. Je veux simplement que tu sois heureuse avec moi, ici, à la maison, et pas dehors avec un inconnu. Juste toi et moi, ensemble pour toujours.

Il la pressa encore plus fort contre lui, l'enveloppant entièrement de ses bras, et elle se laissa aller dans son étreinte, bercée par ses murmures, dans le flot apaisant de ses mots d'amour qui coulaient comme un miel, jusqu'à ce qu'elle retrouve le sourire.

Tout irait bien. Elle lui annoncerait la grande nouvelle bientôt. Ils seraient heureux.

— Bien sûr, chuchota-t-elle. Pour toujours.

Elle garda les yeux clos pour retenir les images de son père et du renardeau, mais elle sentait qu'elles s'éloignaient déjà, fins tentacules brillants qui se dissolvaient dans l'espace pour ne laisser qu'Aidan et Chloe, et leur futur enfant secret, qui se balançaient au rythme de la musique dans leur très parfait foyer.